

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE  
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
" " " " six mois 14 " "  
" " " " un an 25 " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Co pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

**L'imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX sont transférés rue du Vieil-Abreuvoir, 25, (coin de la rue Nain).**

Roubaix, 9 Juillet 1867.

### BULLETIN.

Les espérances du maintien de la paix en Europe, auxquelles tout le monde se livrait à l'occasion de l'entrevue des souverains à Paris, commencent à se dissiper et cèdent la place à de nouvelles appréhensions. Le pacifique Austerlitz de l'industrie pourrait fort bien conduire à un léna qui ne serait ni industriel, ni pacifique.

C'est en ces termes que s'exprime un journal russe, la *Gazette de Moscou* qui reçoit, croyons-nous, les inspirations gouvernementales.

La France, continue l'organe officieux, après avoir laissé échapper le moment propice, reconnaît la nécessité de s'opposer à l'unité de l'Allemagne. La Prusse, au contraire, après avoir tant sacrifié pour cette unité, ne peut pas s'arrêter à moitié chemin. Rappelons-nous comment ce pays est arrivé à la situation où il se trouve actuellement. Il a soutenu la guerre de sept ans et il a supporté toute la série des guerres de Napoléon I<sup>er</sup> qui ont pesé sur lui bien plus lourdement que sur toute autre puissance.

Grâce à ces guerres précisément, la Prusse est devenue la nation militaire par excellence; elle est arrivée la première puissance européenne au système d'armement en masse. Elle s'est habituée à ce système comme à une institution nationale précieuse et elle ne s'aperçoit presque pas des charges qu'elle supporte.

Que peut-il sortir de cette attitude forcément hostile du gouvernement français et de la monarchie prussienne? C'est ce que révélera un prochain avenir.

Tous les journaux s'entretiennent du re-

pas formel des Mexicains de livrer le corps de Maximilien. Une tentative dans ce but aurait été faite à la fois par le chargé d'affaires d'Autriche à Mexico, par le ministre de France, M. Dano, par le commandant de la frégate autrichienne *Elisabeth* et par le commandant d'un navire américain stationné à Vera-Cruz. L'escadre autrichienne, qui se rendrait au Mexique pour exiger le corps de l'Empereur, est composée de la frégate *Navora* et d'autres bâtiments de guerre; elle est placée sous les ordres du vainqueur de Lissa.

D'un autre côté, l'on prétend à Vienne qu'il y a bien des chances pour que le corps de Maximilien soit rendu à l'Autriche. Le Pape aurait adressé à Juarez, par l'intermédiaire d'un plénipotentiaire extraordinaire, une lettre autographe. L'on croit aux démarches les plus étendues concernant cette triste affaire.

Au nombre des prisonniers faits par les juaristes à Queretaro, on compte D. Manuel Aguirre, ministre de l'Empereur, et onze de ses subalternes.

D'après une autre lettre du Mexique, les commerçants étrangers considèrent l'exécution de l'empereur Maximilien comme le prélude d'une guerre entre les Etats-Unis et le Mexique. Depuis la prise de Queretaro, ajoute la correspondance, les Mexicains sont plus vains que jamais, et ils parlent avec mépris des Etats-Unis comme des autres nations.

On parle d'une souscription internationale pour élever un monument à l'empereur Maximilien.

Une nouvelle tentative contre les Etats-Pontificaux a eu lieu du côté de Cepero. Les troupes italiennes, comme à Terni, ont dispersé les envahisseurs et fait environ 80 prisonniers.

Le choléra continue ses ravages à Rome. On prend, dans toute la Péninsule les précautions nécessaires pour éviter l'extension du mal. Des wagons séparés son spécialement destinés aux voyageurs et aux colis venant de Rome.

Depuis un mois, la polémique engagée entre les journaux prussiens et autrichiens

est devenue très-vive. Les organes semi-officiels de Prusse et d'Autriche demandent qu'on mette fin à cette lutte qui est souvent blessante pour les deux gouvernements. Tandis que la *Gazette de Vienne* se plaint des attaques dirigées contre M. de Beust par la presse prussienne, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* déplore les injures violentes de langage dont M. de Bismarck est l'objet dans certaines feuilles de Vienne, et exige qu'elles ne continuent pas. Voilà où est le débat. Des deux côtés, on a tort et raison. On continuera cependant la polémique de part et d'autre.

La discussion des crédits supplémentaires de 1867 a continué hier au Corps législatif. MM. Bethmont, Garnier-Pagès et le général Allard ont été entendus. A l'ouverture de la séance, M. le président Schneider a annoncé le dépôt d'un projet de loi sur l'établissement d'une caisse d'assurance en cas de décès ou d'accident dans les travaux industriels et agricoles.

Les bruits de dissolution du Corps législatif s'affirment de plus en plus. Ils prennent une telle consistance que dans certaines localités, on discute les candidatures probables.

J. REBOUX.

### REVUE DES JOURNAUX.

Dans un article intitulé : *La démocratie allemande et le Sleswig*, M. Henri Martin, dans le *Sicéle* s'exprime ainsi :

Il y a dans l'avenir deux alliances possibles pour l'Allemagne : celle de la Russie et celle de la France.

L'alliance russe, commencée par un crime, le partage de la Pologne, et qui continuerait par de nouveaux pactes de conquêtes et de partages, par de nouvelles violences contre les peuples étrangers, sauf à s'entrebatte un jour pour savoir à qui resterait la suprématie.

L'alliance française, fondée sur le respect des droits internationaux et aboutissant à la fédération des peuples libres.

La démocratie allemande, minorité d'aujourd'hui, majorité de demain, a paru dire, par les démonstrations que nous venons de rappeler, qu'elle n'hésiterait pas. — Elle a aujourd'hui l'occasion et nous croyons qu'on peut ajouter le devoir d'un acte décisif.

Parmi nous, quand s'est agitée la question de l'annexion de la Belgique, les hommes qui représentent les vrais principes français, les principes de l'avenir, se sont déclarés avec énergie contre toute atteinte aux droits des Belges.

Les progressistes allemands sont en face, non pas d'une injustice projetée, mais d'une injustice flagrante et d'un spectacle odieux.

L'Allemagne a revendiqué sur le Danemark une province allemande, le Holstein. Elle a conquis ensuite une province danoise que les hasards des successions féodales ont réunie autrefois au Holstein, le Sleswig. Le temps a donné, dans une partie de cette province, la prépondérance à l'élément allemand qui s'y était introduit. Que l'Allemagne revendique encore cette fraction, cela se conçoit à la rigueur, mais le reste du pays est demeuré danois de mœurs, de langue et de cœur. Personne ne l'ignore. La Prusse s'est obligée, par un traité solennel, à laisser cette population danoise disposer d'elle-même.

On lit dans le *Monde* sous la signature Coquille :

Maximilien a été exécuté sans phrase; et les journaux de la démocratie, enclenchant sur ce jugement sommaire, trouvant des crimes à l'empereur pour justifier Juarez. Ils découvrent un décret de 1855, arraché à Maximilien par ses ministres contre les bandes juaristes qui assassinaient et pillaient jusqu'aux portes de Mexico. Ces habitudes sanglantes sont bien mexicaines, et ce n'est pas l'empereur Maximilien qui les a transportées au Mexique. Il voulait, au contraire, rétablir l'ordre dans le pays, et il agissait en gouvernement régulier. Des innocents ont-ils péri par ses ordres?

Voilà ce qu'il faudrait établir et ce que rien n'établit. D'ailleurs, s'il suffit d'imputer des crimes aux rois pour avoir le droit de les juger, on trouvera toujours des crimes à leur imputer. La doctrine du régicide a fait d'incalculables progrès. L'acte de Juarez sera moralement blâmé, mais non juridiquement repudié par la démocratie.

Nous empruntons à une correspondance de Rome en date du 2 juillet, publiée par le *Monde*, le passage suivant : « Les étrangers commencent à quitter Rome; quelques évêques et beaucoup d'ecclésiastiques sont déjà partis. Ceux-ci s'en retournent plein d'amour pour Pie IX et ce voyage n'a fait encore que raviver leur enthousiasme et affirmer leur foi. Les Italiens en général, les romains en particulier, n'ont peut-être

pas recueilli d'aussi unanimes sympathies. La population romaine n'a pas toutes les vertus sans exception. On se plaint qu'elle vende l'hospitalité que ses pères donnaient autrefois; et puis, un tel encombrement dans une ville qui n'est pas grande, ne laisse pas à chacun toutes ses aises. Mais Paris, la ville civilisée par excellence, et qui tient en ce moment aussi table ouverte, ne montre, ce semble, ni tant de désintéressement, ni tant de bonne grâce vis-à-vis du commun de ses visiteurs, que les Français aient le droit de se montrer trop exigeants ailleurs. Nous n'avons pas à dire qu'en y logeât les gens pour rien, qu'on les nourrit bien à bon compte, que les cochers y fussent des modèles d'urbanité et de bonne manière, et qu'il fut inutile de surveiller ses poches. Rome n'est pas plus parfaite. Mais au-dessus de ces misères il y a la ville des sanctuaires, la ville des saints, la ville des Souverains-Pontifes, la ville de Pie IX, le cœur et la tête de l'Eglise; et celle-là laissera à tous ceux qui l'auront visitée le plus pur et le plus doux des souvenirs. »

On lit dans le *Journal des Débats* sous la signature P. David :

D'après un télégramme de l'Agence Havas, le bruit court à Vienne que l'amiral Tegethoff a reçu la mission de se rendre au Mexique pour réclamer la dépouille mortelle de l'empereur Maximilien. On prétend qu'une escadre accompagnerait l'amiral.

La seconde partie de cette nouvelle nous semble complètement inadmissible. Une escadre est inutile pour ramener un cercueil. L'envoi du vainqueur de Lissa avec des forces sérieuses dans les eaux du Mexique, annoncerait l'intention de châtier Juarez et ses partisans. Nous souhaiterions vivement que l'on put atteindre les bandes qui ont saisi et mis à mort le frère de François-Joseph; mais la chose est-elle possible? D'autre part, n'y aurait-il pas autant d'injustice que de barbarie à bombarder la Vera-Cruz et à punir le meurtre de l'empereur sur la ville qui est restée le plus longtemps fidèle à l'Empire? L'Autriche comprendra sans doute comme la France, que ce qu'il y a de plus sage aujourd'hui, c'est de confier « aux ambitieux sicaires de Juarez » eux-mêmes le soin de se châtier les uns les autres, ou les laissant s'exterminer tour à tour dans une sanglante anarchie. »

J. REBOUX.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 10 JUILLET 1867.

— 8 —

### L'ANGE

DES

## FRONTIÈRES

— V —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 7 juillet).

L'AVIS MYSTÉRIEUX.

C'était par une douce nuit de septembre la journée avait été chaude, mais un peu rumeuse, comme cela arrive parfois à cette époque de l'année, et la nuit avait commencé sous l'influence d'une fraîcheur délicieuse. La lune semblait voiler dans le ciel sa pâle clarté derrière un essaim de nuages errants qui, en s'accumulant, paraissaient l'entourer d'ombres fantasmagoriques, tantôt glissant comme de fantômes sur la petite colonie, tantôt s'en écartant comme pour permettre à la lune de ré-

pandre sa douce lumière sur elle.

La plupart des colons s'étaient retirés dans leurs cabanes, et, au fur et à mesure que l'heure s'avancait, les retardataires devenaient de plus en plus rares dans la rue du village. Quelques rayons de vive lumière s'échappaient par les ouvertures du fort, et indiquaient que là on veillait encore, et parfois de soaves éclats de rire témoignaient qu'on n'y avait rien perdu des joyeuses traditions, c'est-à-dire qu'on y racontait des contes, plus ou moins assaisonnés de réflexions bouffonnes et drolatiques. Peterson y était et racontait les hauts faits de sa jeunesse, à la grande satisfaction de ses joyeux compagnons, y compris le commandant, qui ne dédaignait pas de se mêler à leur gaieté.

Au dehors, le pas lent et mesuré de la sentinelle se faisait entendre, et l'on pouvait distinguer sa silhouette passant et repassant sur la galerie du fort. En tournant ainsi, il planait sur les environs, et sa vue, à laquelle rien ne pouvait échapper s'étendait tantôt sur la rivière, où la lune se reflétait comme un disque tremblotant d'argent liquide, tantôt sur la forêt sombre et profonde, s'enfonçant tristement jusqu'à l'horizon. La sentinelle était, pour le moment, notre ami Dingle, dont la faction devait durer jusqu'à minuit.

Il arpentait donc ainsi la galerie, pas à

pas, lorsqu'il s'arrêta brusquement, comme si son œil avait découvert au loin quelque chose de suspect. En effet, il vit un petit point qui eût certes été invisible pour tout autre, qui remontait le cours de l'Ohio. A première vue, cela avait l'apparence d'un grand oiseau nageant à la surface de l'eau; mais notre chasseur devina bientôt que c'était un petit canot glissant sur le fleuve, et une petite élévation qu'il remarqua vers le milieu le convainquit que ce bateau ne contenait qu'un seul rameur.

Quand l'embarcation fut à une distance rapprochée environ des trois quarts de notre sentinelle l'avait aperçue, elle distingua visiblement les reflets des rames de peuplier qui fouettaient les flots en cadence. Un moment après, le canot gagna l'ombre du côté de la rive du Kentucky, puis disparut.

Cette manœuvre réveilla les soupçons de Dick Dingle. Le long silence et l'inactivité des sauvages l'avaient porté à croire qu'ils se préparaient un grand coup sur les colonies. Seulement, comme ni lui ni Peterson n'avaient parcouru les bois depuis quelque temps, ils n'étaient pas au courant de leurs intentions.

« Ouvrons l'œil, » se dit Dick en reprenant sa faction.

Et, tout en marchant de ce pas mesuré et nonchalant habituel aux factionnaires,

il semblait ne faire attention à rien. Mais, plus que jamais, son œil surveillait tour à tour et la rivière et la forêt. Une demi-heure s'écoula, puis une heure. Rien ne semblait venir augmenter ses soupçons; mais il savait bien que ce délai était une aussi bonne raison de craindre que l'eût été le bruit révélateur de l'approche de quelque ennemi.

Il entra alors en conversation avec lui-même.

« Il n'y a pas de danger qu'on surprenne Dingle à dormir pendant que les Peaux-Rouges sont dans le voisinage. On pourrait parier gros là-dessus. Mais, voyons, vieux fou de Dingle, que supposes-tu? Quelles sont les intentions de ces coquins? Voyons! médite, cherche, calcule! En premier lieu, il a certainement parmi eux quelque chose, et ce quelque chose, c'est le diable. Donc, ils ne peuvent avoir que des intentions diaboliques. C'est pour cela Dick, mon ami, qu'il y a dans le vent un certain je ne sais quoi! En conséquence, en garde! et préparons les armes! Mais qu'ils se dépêchent, au moins! Qu'ils viennent! Que diable vont-ils tenter? »

Tout en se livrant à ses sérieuses réflexions, il interrompait, puis reprenait sa marche, sans négliger d'explorer l'horizon et de recueillir toutes les observations qu'il pouvait obtenir. Mais l'immobilité soutenue de l'ennemi le remplissait de

surprise. Rien, en effet, ne se produisait qui pût lui donner aucune idée. Une heure encore s'écoula ainsi sans lui apporter la plus légère information. Notre excentrique coureur de bois continua à donc à arpenter la galerie, tout en se livrant à des observations semblables à celles mentionnées plus haut.

Minuit venait de sonner : une sentinelle parut sur la plate-forme. C'est Dick qu'elle venait relever. Ce nouveau factionnaire s'appelait Jenkins et était un conscrit, ne sachant rien ou peu de ce qui concernait les Indiens. Il n'eût donc inspiré aucune confiance dans un cas difficile. On se plaisait à lui jouer toutes sortes de tours; tantôt on le forçait de s'enfoncer dans les bois, et on lui cornait dans les oreilles le cri d'alarme des Indiens; tantôt on faisait feu près de lui d'un affût : il n'était pas sorti de ces preuves à son avantage, et avait au contraire donné lieu de douter de son courage. En un mot, on était persuadé qu'il tournerait les talons et prendrait la fuite, s'il était serré de trop près.

« Veille Lien ! et prends garde de t'endormir, lui recommanda Dingle.

— Comment! m'en crois-tu capable?

— Je ne dis pas; mais il est bon de l'avertir, en tous cas, car si tu dormais cette nuit, ça irait mal!

— Ah! qu'y a-t-il donc d'extraordinaire? répliqua Jenkins avec une anxiété visible.